C'est dans un jeu de reflets auquel se mesure notre regard que se perpétue la tradition que pour plus de commodité j'appellerai transmission. C'est de notre acuité visuelle et de notre habileté à dépasser le prisme déformant des legs culturels successifs que nous approcherons du cœur le symbole s'il consent à se révéler pour peu que nous nous soyons mis en état de le recevoir.

Parler de symbolique chrétienne ou de symbolique égyptienne n'a pas de sens me semble t'il, si on isole chacune d'entre elle dans une unité de lecture qui la coupe de l'arbre commun sur lequel elles sont souchées. Ce ne serait alors que des rameaux morts, muets, inutiles. **Des voies sans issue.**

Draper la franc-maçonnerie d'oripeaux égyptiens n'a non plus guère de sens et il ne s'agit au mieux que de l'appropriation d'un décor "mort". Ou d'une mise en scène orchestrée à l'usage des curieux. En ce sens, la floraison des décors, des rituels, des grades au cours des deux derniers siècles a du mal à masquer la pauvreté du discours authentique et a pour conséquence d'égarer le cherchant sincère. Sauf à considérer que certains grades sont comme des « **niches** » (j'aime assez bien cette image) dans lesquelles se sont déposés les fragments de savoirs anciens et de traditions diverses. Sans doute, celui qui cherche, passera t'il une partie de son temps, sinon l'essentiel, à réactiver ces savoirs enfouis. **On n'a rien sans rien**.

Je suis, de plus en plus convaincu qu'une franc-maçonnerie n'a pas besoin d'être écossaise, égyptienne, française pour être authentique. Ce n'est pas le décor qui fait le maçon ou le fonde à s'avancer à la découverte de la tradition primordiale. Les mots de nos rituels ne sont que des écorces, lesquelles, si nous n'y prenons garde ne révéleront qu'une coquille vide. Leur publication n'apportera rien. Mais ils peuvent être aussi dans leurs couleurs, dans leur sonorité, dans leur relief la **caisse de résonance** dont nos paroles et nos silences ont besoin pour s'exprimer et progresser.

L'idée de cette planche m'est venue lors d'une redécouverte récente de la cathédrale de Strasbourg, faite en compagnie d'autres frères. Il y a à l'intérieur de cette cathédrale une crypte qui ressemble en de nombreux points à la crypte secrète d'Abydos, en Haute Egypte. Crypte dans laquelle on procédait à l'initiation au sein de la terre. On l'appelle communément **l'Oseirion**.

Cette correspondance troublante, dans laquelle je me refuse à ne voir qu'une simple coïncidence est avec un article de la revue "les temps médiévaux" le point de départ de ma réflexion de ce soir : **la filiation symbolique**. De fait rares sont les véritables chercheurs à se poser la question d'une filiation aussi hypothétique soit-elle entre le monde pré-héllénistique et le monde médiéval. Quelques rares intuitions dont celle de Jean-Philippe CAMUS de l'Université de Nice ont du mal à émerger d'un discours ambiant. Ce n'est donc pas un hasard si l'incendie de la Grande bibliothèque d'Alexandrie se présente comme un voile qui justifie a posteriori l'impossibilité technique de vérifier toute filiation.

Ma réflexion, en dehors de quelques références incontournables sera donc très personnelle et je vous demande de l'accueillir en tant que telle.


SHOUT
SHARE
IT

Le monument architectural que ce soit une abbaye romane, un atrium romain, une cathédrale gothique, un mastaba égyptien est un vestige, le legs et l'expression d'une civilisation et par delà sa marque d'une histoire révolue **l'expression d'un mode de penser et de communiquer qui n'est pas le mien, qui ne sera jamais le mien**. Mais l'atemporalité du symbolisme maçonnique dans son universalité peut m'aider comme modèle. C'est une structure fixe, dont les éléments s'imposent à moi. Le temenos qu'il décline dans l'espace et dans lequel se meut l'égrégore est un lieu commun à tous, c'est l'archétype du lieu sacré dans lequel le cherchant pose ses marques pour retrouver ses origines perdues. A ce propos, j'envisage de faire un jour un travail sur le temple pythagoricien retrouvé aux environs de Rome et qui ouvre des pistes intéressantes pour les maçons de la vieille Egypte.

Mais revenons à ce problème de filiation…

Celle que je revendique, la seule en fait que je puisse légitimement revendiquer…

Il ne s'agit pas d'une hypothétique filiation spirituelle ou historique supposée fonder l'authenticité du rite que je pratique mais d'**une filiation symbolique qui au-delà des mots guide mes pas jusqu'à la source**. C'est en cela que la maçonnerie égyptienne, sorte de trompe-l'oeil intellectuel livre toute sa richesse. Est-ce de la maçonnerie? Je ne répondrai pas à cette question trop polémique à mon goût mais c'est certainement un jeu intellectuel des plus brillants car il met à jour pour qui veut bien en entreprendre la lecture et en pratiquer les règles, les fondements même du rituel maçonnique. Un peu comme s'il me disait à chaque fois que je le pratique, **regarde ce qui est derrière**…pénètre dans le sanctuaire, ne te contente pas de le décrire.

Rituel chrétien, écossais, égyptien...oubliez donc les oripeaux. C'est du pareil au même.

Notre tout jeune apprenti tirera un grand profit du petit ouvrage de Marie-Madeleine DAVY "Initiation à la symbolique romane" dont je tire les lignes qui suivent :

"Le symbole **révèle** le mystère tout en le **protégeant** du regard indiscret. En tant que revêtement, il voile; cependant, il désigne une voie d'approche...En s'offrant au regard capable de percevoir, à l'entendement en tant que capacité de le saisir, il offre son contenu tout en demeurant une énigme indéchiffrable pour celui qui privé des dispositions requises est aveugle et sourd pour en saisir la vision et en discerner l'appel"

Un peu comme le rituel, n'est-ce pas ?

C'est ainsi que celui qui déambule dans une cathédrale n'est pas tant impressionné par le témoignage qui s'offre à lui qu'interpellé par sa propre présence en ce lieu où " l'esprit souffle". Il sent bien que la réalisation architecturale qui s'offre à lui recèle une somme de connaissances et de savoirs qu'il n'a pas la capacité d'analyser ni même de comprendre. Il sent bien qu'il est **dépassé** par ce qui s'offre à son regard et on a beau lui répéter que tout est symbole, il lui manque les clefs qui ouvrent les portes, il lui manque le bagage scientifique qui lui permettrait de comprendre certaines règles de construction. Mais **il lui manque surtout le regard qui lui permettrait de voir réellement**. Il est en quelque sorte « aveugle » pour ne pas dire aveuglé par ses préjugés et son mode de perception plus rationnel qu'intuitif.

On parle trop souvent du symbole qu'on en oublie ses origines grecques. On ne le répétera jamais assez : **c'est avec le monde grec que naît le symbole**. C'est le discours philosophique grec qui fonde historiquement le symbole dans ses attributs et décline l'être sous ses multiples formes : la réalité et la vérité s'unissent au sein du symbole. L'ombre sur la caverne est une

réalité mais n'est pas la réalité suprême, c'est-à-dire la vérité. Pour être plus précis, parler de symbolisme égyptien est une hérésie. Cette coupure intellectuelle entre le vécu du prêtre ou du bâtisseur égyptien et sa conception du monde est une construction grecque à laquelle le bâtisseur médiéval s'abreuvera. Dans le même sens parler de l'écriture hiéroglyphique comme écriture symbolique est une autre erreur : le glyphe désigne le réel directement vécu. Il ne l'interprète pas, il ne le chiffre pas.

Deuxième élément qu'il me parait important de souligner : la symbolique, mode de pensée conceptuelle à part entière est régie par des règles marchandes. C'est-à-dire par des règles d'échange. **La symbolique est avant tout rupture, séparation, déchirure, meurtre et mort parce qu'avec l'éclatement du symbole, son éparpillement, c'est toute la vie qui s'enfuit**. Rompre un symbole, c'est en quelque sorte entrer dans le monde des apparences, dans le monde du faux fuyant. C'est un contrat entre deux parties qui est rompu, un serment qui est bafoué, un forfait à jamais impuni: pourtant, tout dans la cathédrale est là pour nous rappeler cette première évidence et nous appeler à une réalité supérieure.

C'est ma place en ce lieu qui fait problème. Soit mon regard reste profane, documentaire et je sortirai du lieu sacré comme j'y suis entré. Je sortirai de la caverne sans en avoir appris les leçons. Soit mon regard est éduqué, guidé et le cheminement est tout autre. C'est d'ailleurs souvenez-vous ce que nous dit Platon : il faut sortir de la caverne et y redescendre pour en comprendre toutes les leçons. Les yeux se dessillent à la lumière du jour et l'ombre apparaît pour ce qu'elle n'a jamais cessé d'être : une ombre. Il en est de même dans la cathédrale : tout est à sa place et renvoie à un autre plan. Seul, le mode de lecture change. En d'autres termes, je suis partie intégrante du mode symbolique. Sans le regard, sans l'adhésion de cœur que j'active délibérément, le symbole reste ce qu'il est : **une lettre morte**.

Dans la symbolique médiévale, comme l'écrit l'historien Jacques Le Goff, « le symbole fait référence à une unité perdue, à une réalité supérieure et cachée. Dans la pensée médiévale chaque objet matériel était considéré comme la figuration de quelque chose qui lui correspondait sur un plan plus élevé et devenait ainsi son symbole. »

C'est cette rupture avec le sacré, avec ce qui me dépasse, qui au cœur de ma démarche. C'est dans cette construction du temple intérieur, dont on parle tant sans en mesurer la portée que se situe l'essence de la démarche maçonnique : dans la tradition occidentale, l'homme ne se réalise pleinement que s'il fait de sa vie une réalisation complète et achevée. On dit trop souvent d'un non-initié que c'est un profane sans en mesurer le sens profond. Est considéré comme profane celui qui est coupé du monde religieux, du monde sacré, celui qui a perdu le lien.

C'est cette reconstruction du lien, ce remembrement qui est au cœur de la démarche maçonnique, et qui la fonde dans la quête à jamais inachevée du sens initial.

La difficulté à laquelle on se heurte quand on parle aujourd'hui d'expérience spirituelle est ce que j'appellerai l'inversion des prismes. On ne peut plus voir ce que des siècles de rationalité et de libre-pensée nous ont masqué. Le discours scientifique qui découpe, qui dénombre, qui catégorise la réalité nous interdit l'accès au symbole dans sa réalité nue. Il nous a irrémédiablement coupé d'une manière de voir, de percevoir et de vivre qui était celle de nos ancêtres antérieurs à la Renaissance. Je voudrais vous en donner un exemple.

De qui sont les paroles qui suivent :

« O mon Père, je suis ton fils, tu m'as placé sur ton trône, tu m'as transmis ta souveraineté, tu m'as enfanté à l'image de ton corps, me donnant de commander ce que tu as créé ; tu m'as mis comme seigneur unique tel que tu l'as été, pour maintenir le monde au-dessus des nations… Je gouverne avec eux le monde, je bâtis ton temple. »

Il pourrait bien évidemment s'agir du Christ ou de l'un de ses exégètes. Car tout y est : le père, le fils, le corps et le monde crées à l'image de la divinité. Le temple, enfin. Relisez Saint Paul, tout y est… et n'y est pas. Ces paroles sont extraits d'un décret à Ptah et ne sont que les éléments d'un discours de Pharaon au Principe Créateur.

Je citerai pour mieux comprendre cette symbiose de pensée entre l'Egypte et le Moyen Age les propos d'Emile Male, autre historien incontestable:

« Les moines du XII°siècle vivaient beaucoup plus que nous le pensons dans ce monde miraculeux des ascètes égyptiens. A Cluny, après souper, on faisait une lecture qu'on appelait la **collation**, parce qu'on lisait à ce moment-là un des chapitres des vingt-quatre collations de Jean Cassien. Le livre de Cassien transporte le lecteur dans l'Egypte des grands anachorètes égyptiens. Au nombre des trop rares manuscrits de l'Abbaye de Cluny qui sont conservés figure une vie des pères égyptiens. ».

Il nous faut apprendre le symbole, rien ne nous permet de le vivre. Quand nous regardons une construction ancienne comme un temple égyptien ou une cathédrale gothique, nous n'y voyons que l'expression magnifiée d'un développement socio-économique, ne pensant qu'aux sommes considérables d'énergie qu'il a fallu mettre en œuvre pour réaliser de telles merveilles.

Aujourd'hui encore les relectures éclairées que l'on veut faire du Moyen Age se veulent économiques pour sortir cette période de l'obscurantisme dans lequel l'avait plongé la Renaissance et le Siècle des Lumières. Il faut aller plus avant : ces œuvres sont le temple en œuvre, elles sont l'esprit créateur. Elles ne sont pas que des réalisations, **elles sont le mode opératoire lui-même dans lequel le chemin se déroule à celui qui veut s'y engager**.

Sans doute, serai-je encore plus radical en écrivant que la réalité spirituelle n'est pas la chose du monde la mieux partagée mais il est un fait que pour celui qui entre en franc-maçonnerie, les objectifs sont si variés et si hétérogènes qu'il m'est permis de penser que cette voie est bien plus difficile qu'il n'y parait de prime abord ou qu'on ne le laisse accroire au nouvel impétrant. L'initiation ne peut être que l'acte fondateur d'une recherche et d'une réalisation spirituelle ou elle n'est rien. Ne nous payons pas de mots : l'engagement est tel que rien ne saurait plus être comme avant. La vie profane, ses attraits, ses compromissions s'effacent peu à peu pour celui qui s'engage résolument dans la voie de sa réalisation spirituelle. Comme le dit si bien Marie-Madeleine DAVY, déjà citée :

« La différence entre les hommes se réduit à celle-ci : La présence ou l'absence de l'expérience spirituelle »

Certes, cette expérience spirituelle n'est pas acquise une fois pour toutes mais elle requiert de la part de celui qui s'y livre un **désinvestissement progressif** des réalités faussement matérielles. Un détachement. Cette notion de détachement est au cœur de la démarche monacale, ascétique : elle est un des éléments fondateurs de la réalisation spirituelle. **C'est quand le cœur est à nu que le symbole se dévoile**.

Comme le disait Emile Mâle,déjà cité, :

« Un des caractères de l'art médiéval est d'être un langage symbolique. Depuis les catacombes, l'art chrétien parle par figures. Il nous montre une chose et nous invite à en voir une autre. »

La seule question que l'on pourrait en ce moment se poser : mais quelle est donc cette autre chose qu'il nous invite à voir et que nous ne voyons pas ? Et deuxième question dans le droit fil de tout ce qui précède : si seul le symbole est réel et nous convie à accéder à un autre plan de réalité, ce symbolisme médiéval est-il unique ou entre-t-il dans le plan plus vaste d'un symbolisme universel ?

Un indice peut nous mettre sur la voie : quand nous entrons, que ce soit ou non la première fois dans une cathédrale, c'est un sentiment d'harmonie qui nous envahit : celui-ci émane de notre perception des formes géométriques, des volumes, des rapports entre les différents points de l'édifice. Cette géométrie visible dans ses rapports peut ou non nous parler mais elle est là comme expression d'un rapport entre le réel et le vrai, l'apparence et la réalité, appelez cela comme vous le voulez, mais d'un rapport essentiel entre la terre et le ciel. Elle est ce qui réunit ou peut réunir ce qu'il y a en nous de plus humain à ce qu'il y a de plus divin.

En fait, la géométrie comme science permet de transposer ce rapport en termes intelligibles à la raison humaine, mais chose plus importante elle est ce qui permet de transmettre dans l'agencement symbolique ce savoir aux seuls initiés. **Compréhension**, **transposition** et **transmission**, tels sont les termes basiques de la Tradition, quelque soit la voie hermétique choisie et quelque soit la voie initiatique empruntée. Que la géométrie soit la science des formes est une chose avérée, mais il faut y voir l'essentiel derrière son seul usage pragmatique : **elle est ce qui mesure la terre dans son rapport à l'univers**. Elle est ce moyen d'exprimer le rapport entre les deux. Le dessin concret sur le papier et son abstraction symbolique sont unis. Et c'est d'ailleurs le sens même de notre si beau rituel de triangle si nous voulons bien l'entendre. C'est aussi ce que certains voudront appeler les « ondes de formes ». Par les ondes de forme, la géométrie peut agir sur la nature, sur la réalité environnante, sur l'humain. C'est ce savoir ancien que l'on retrouve à l'œuvre dans une pyramide, une cathédrale et pourquoi pas, car il n'est pas interdit de rêver dans un rituel maçonnique. Ou pour être plus précis encore dans un mantra tibétain, autre forme majeure de rituélie.

Le seul lien avéré et concrètement palpable de l'Egypte au Moyen Age est cette géométrie dont on sait qu'elle permit d'ériger dans l'harmonie des monuments que la seule technique contemporaine serait dans l'incapacité de réaliser. Le rôle de l'Ecole pythagoricienne est déterminant dans ce processus.

Dès le VIe siècle avant Jésus-Christ cette école diffusait un savoir dont on peut penser que la nature était double : une partie de ce savoir était offert à tous les auditeurs (appelés

« acousmatiques »), l'autre était réservé à une élite (appelés les »mathématiciens »). Ces derniers faisaient partie d'un cénacle secret. On peut supposer que c'est de ses séjours en Egypte qu'Aristote retira son savoir sur les techniques et les maîtrises des prêtres et architectes égyptiens. On peut le supposer. Mais, **à vrai dire cela n'a pas une grande importance**. Car il ne s'agit là que d'une des multiples filiations secrètes possibles. Certes, comme tout enseignement traditionnel, il donnait à **voir au profane**, mais il donnait aussi à **entendre au cherchant**.

Il est aussi possible d'évoquer Hugues de Payns et ses 9 chevaliers templiers, car l'essor de l'art gothique démarre sans nul doute de leur retour de Terre Sainte et s'éteindra à leur disparition. C'est une piste que je n'ai pas voulu développer.

Il me suffit de constater que certains de nos outils, le compas et l'équerre, étaient déjà en usage dans les écoles pythagoriciennes ainsi qu'au Moyen Age de la même façon que la corde à nœuds dont l'usage était lui-même prisé par les architectes Egyptiens. D'autres usages se sont perdus, celui du niveau par exemple. On ne sait réellement aujourd'hui à quoi il servait exactement et on lui préfère le fil à plomb.

Mais **c'est surtout au symbolisme que l'outil génère** qu'il faut s'attacher car **en termes initiatiques sa transmission n'a jamais été rompue**. Quand nous disons que l'équerre sert à tracer les lignes droites et à former les angles, c'est la matière que nous mettons en œuvre. Le compas, lui rappelle les opérations célestes qu'il s'agisse de la courbe du soleil dans le ciel ou qu'il symbolise la création même. Quelle meilleure illustration de ce que peut être un symbole par leur entrelacement dans le tracé maçonnique. Il va de soi qu'avec l'arithmétique, la musique ce sont d'autres sciences mathématiques qui se révèlent et des pans du vrai que nous mettons à nu.

Allons plus loin.

Ce qui est le plus frappant dans l'art médiéval, c'est sa floraison animalière et ses références païennes. Je prendrai cet exemple du bestiaire pour mieux illustrer cette filiation symbolique qui me tient à coeur. Il faut bien comprendre qu'avant son retour au XIIe siècle, la sculpture monumentale avait disparu pendant 500 ans. Elle avait été chassée par la naissance en Orient d'un art purement décoratif qui réduisait la sculpture à de la broderie sur pierre et qui privilégiait, pour s'exprimer, la peinture ou la mosaïque. Elle réapparaît sous forme de bas-reliefs au XIème siècle et gagne en importance au XIIe siècle.

C'est dans les abbayes clunisiennes du sud-ouest qu'elle fait irruption, car contrairement aux cisterciens, les clunisiens ont cru à la vertu de l'art. L'art du XIIe siècle est, en effet, essentiellement monastique. Les moines puisent dans les enluminures des manuscrits pour dicter les sujets sculptés. Or ces manuscrits sont très fortement inspirés de l'iconographie orientale. Allons plus avant sur cette piste : l'enluminure abonde sur les papyrus égyptiens. Elle évoluera sous la forme de miniatures. Et c'est à partir de Byzance que cet art de l'enluminure et de la miniature se déverse sur tout l'Occident chrétien. L'origine alexandrine de cette enluminure byzantine ne fait aucun doute tant par les sujets traités que par les matériaux utilisés. Et cela nous renvoie au vieux fonds pharaonique. En voulez-vous un exemple : sur les papyrus égyptiens, les premiers mots étaient écrits en lettres rouges pour les distinguer de l'ensemble du texte qui était en noir. Ceci se retrouve dans les livres liturgiques chrétiens ou la rubrique (tirée du mot rouge)

emprunte au rouge, mais aussi quelquefois au bleu, son point de départ. Ce fonds oriental, qui constitue la principale source de l'iconographie chrétienne, est façonné par la pensée des moines et enrichi par de nombreux autres éléments. Dès que l'on parle de l'Occident Chrétien, on peut recenser plusieurs types d'influences : les manuscrits, les sources orientales, la liturgie, la vie des saints, les pèlerinages, la représentation du monde, la pensée monastique. C'est tout cet ensemble dans lequel les influences, les parallélismes, et les écrits se complètent qui se retrouve dans l'explosion médiévale.

Les sources du bestiaire sculpté ne sont pas au Moyen Age à rechercher dans une imitation de la nature mais dans une référence aux représentations héritées de l'art des civilisations antérieures : les influences orientales sont importantes, elles sont nées des contacts commerciaux, des croisades mais elles sont aussi véhiculées par l'intermédiaire de petits objets qui circulent mieux que la grande sculpture monumentale. Je n'en donnerai que l'exemple de la découverte dans une crypte souterraine sous la cathédrale de Bazas en Gironde de deux figurines égyptiennes connues sous le nom d'oushebbtis. Ce n'est pas là un simple hasard : il ne faut pas oublier que les temples égyptiens furent dans leur dernière période occupés et réinvestis religieusement parlant par les chrétiens : c'est ainsi que dans l'ancien sanctuaire de Ouadi es Seboua une partie du revêtement chrétien est tombé et l'on peut voir Ramsès II, offrir des bouquets à Saint Pierre…

Il y a donc eu **superposition**, **transposition** et **transmission**. Finalement, à tout prendre, il ne s'agit que d'une remise en forme du sacré et de ce lien qui unit la créature à la création qui est à l'œuvre dans la cathédrale.

Il faudrait dans ce domaine aller plus loin : rien ne s'oppose à relier les tandems les plus évidents : Osiris/Isis et Jésus/ Marie, la pesée des âmes et le jugement dernier, pour ne prendre que quelques exemples. Quand on sait l'importance et le développement du culte isiaque dans l'antiquité gréco-latine et leur transposition dans l'histoire de Marie, on comprend mieux le syncrétisme médiéval qui transpose peu ou prou le panthéon égyptien dans la figure de ses saints par animaux interposés.

Même si au passage, la transition juive joua pleinement son rôle… Egypte, Grèce, Rome, Egypte, judaïsme, christianisme, c'est dans un faisceau de convergences multiples, que l'art médiéval chrétien prit réellement son essor.

Tenez, prenons encore un texte ambigu :

« Je suis l'Eternel, je suis la Lumière, je suis celui qui a crée le Verbe, je suis le Verbe… »

Evangile de Jean, direz-vous ? Vous n'y êtes pas. Le texte de Jean dit :

« Au commencement était le Verbe et le Verbe était avec Dieu et le Verbe était Dieu »

Le texte précédent était tiré du Livre des Sarcophages. Mais avouez que la confusion était possible et pour une raison simple : sur le fond les conceptions que l'homme égyptien et l'homme du moyen Age se font de l'univers et de leur rapport à la divinité étaient similaires : la spiritualité égyptienne proposait à tout individu de devenir le verbe afin d'être en communion parfaite avec la création. Ses réalisations architecturales n'avaient d'autre but que de guider l'homme sur le chemin de sa spiritualité. C'est le même objectif qui traverse tout l'art médiéval.

Le thème de l'incarnation chrétienne, le dieu fait homme sous les traits du Christ était en ligne directe avec celui de Pharaon qui incarne la divinité et sert de médiateur.

Le Christ qui s'offre en rédemption et dont on brise les os sur la croix est parent de l'Osiris démembré. La forme de la croix est plus proche de celle du Tau que de sa représentation orthodoxe actuelle. Le Satan des chrétiens offre une parenté troublante avec le Dieu égyptien Sata, qui sous la forme d'un serpent n'est autre que le Fils des ténèbres. La passion du Christ n'est qu'un avatar imagé du parcours osirien. … et ainsi de suite…

Quand Jésus dit :
« il y a plusieurs demeures dans la demeure de mon père » Jean,12,24… c'est une reprise au mot près d'une formule osirienne tirée du Livre des Morts.
Et qui ne connaît la formule :
« Venez à moi, vous qui êtes assoiffés, car je vous abreuverai »
Comment ne pas y voir la parenté avec la formule isiaque qui se retrouve sur le fronton du temple de Dendérah ?

Le bestiaire médiéval dans toute sa richesse renvoie **sans ambiguïté possible** à cet ensemble de divinités animales mises en scène par les égyptiens.

Il existe ainsi de nombreux animaux qui symbolisent le Christ (que l'on peut mettre en parallèle avec les représentations que l'on donne d'Horus, de Seth, D'Anubis, de Bastet…) et que l'on retrouve aussi dans d'autres religions.

Je ne vais prendre ici que l'exemple du Christ même s'il serait possible d'étendre ce modèle à des saints comme Saint Michel ou Saint Jacques…
Le Tétramorphe, qui est une représentation des évangélistes peut figurer le christ. En effet le christ s'est fait homme (l'homme), il s'est fait victime immolée (le bœuf), il a traversé la mort sans s'y endormir, qualité que l'on attribue au lion, et il est monté au ciel (l'aigle).
Mais il est aussi le pélican, qui ouvre son flanc pour nourrir ses petits de son sang et est symbole de la crucifixion.

Il peut être encore le phénix, qui renaît de ses cendres et est alors un symbole de la résurrection. Ce symbole n'est ni chrétien, ni assyrien, ni toltèque. Il est dans sa plénitude la plus belle expression que le génie humain ait mis à notre disposition pour nous tracer dans les cendres, le chemin de la vie et de la résurrection.

Je vais arrêter là ma réflexion parce qu'à l'inverse du temps sacré, le nôtre est compté.
Ces réflexions, très personnelles, je le rappelle, n'avaient pas pour objet d'emporter la conviction.
Mais de ponctuer, en votre compagnie, un parcours, le mien, qui ne s'embarrasse d'aucune certitude et toujours s'interroge sur le sens profond de la démarche initiatique.

Extrait du net :

Le jugement de l'âme d'Osiris

La croyance d'une vie après la mort est profondément ancrée chez les anciens égyptiens. Ayant sans doute pour origine la contemplation de phénomènes naturels, tels les étoiles immuables, le lever éternel du soleil, le renouveau végétal ainsi que l'apparition de la crue Nilotique ont renforcé l'idée que l'homme, partie intégrante et indissociable de la nature, subissait lui-aussi un régime cyclique, passant de la vie terrestre à la vie éternelle, sous peine d'attirer vers lui les considérations divines.

Pour les Égyptiens, l'être comporte un Bâ, improprement traduit par l'âme, une ombre, un akh et un corps (djet) doit être intact pour que le Ka, double spirituel, puisse accéder au monde souterrain. Ce qui explique que très tôt dans l'histoire, les rites funéraires visent à conserver l'intégrité physique.

Résultant de la momification naturelle, le sable et le climat aride du désert conservant parfois bien mieux que l'embaumement, le cadavre débarrassé de ses organes, excepté le cœur, siège de la pensée, est desséché par du natron, sel naturel, durant 70 jours.

Le trépassé continue de vivre à l'identique son existence terrestre sans les désagréments, grâce aux scènes prophylactiques peintes sur les murs de sa tombe et aux objets déposés dans celle-ci. Pharaon, frère des dieux et reconnu juste de voix, accompagne Rê dans sa barque céleste.

Maître du royaume des morts, Osiris préside le tribunal divin, qui permettra au Ka du défunt d'accéder au monde des bienheureux. Mais la route est longue, semée d'embûches et de difficultés. N'est pas immortel qui veut ! Pour cela le ka doit être puissant, ce qui implique une vie terrestre riche et juste.

Aidé de l'exemplaire du livre pour sortir dans la lumière (le livre des morts), que la famille a eu soin de glisser dans le sarcophage, le ka voit Rê incarné en chat, triompher des ténèbres en décapitant le serpent Apophis.

Il doit citer les noms des gardiens et démons qui veillent sur les dix portes du monde souterrain. Il réclame à Anubis un nouveau cœur. Se transformant en faucon d'or, en serpent Sato, en Ptah, en bélier, héron et lotus, il combat encore une fois Apophis. Récitant les incantations et formules magiques, il accède au tribunal divin où se tiennent les quarante-deux démons des enfers.

Puis Anubis, maître de l'embaumement, amene le Ka du défunt dans la salle du jugement présidée par Osiris. Le cœur est déposé dans la balance et de l'autre côté du peson, la plume, symbole de Maât. Le défunt récite par le négatif les fautes qu'il n'a pas commises lors de sa vie terrestre. Si les pesons s'équilibrent, il est reconnu "juste de voix" et peut franchir l'étape suivante, si son cœur est plus lourd que Maât, Babaï le lui dévore et c'en est fini de l'immortalité...